



Charles Duchaussois

Flash

ou le grand voyage

Le
Livre
de
Poche

Charles Duchaussois

Flash ou le grand voyage



De Marseille au Liban, d'Istanbul à Bagdad, de Bombay à Bénarès, en bateau, à pied, en voiture, Charles peu à peu se rapproche de Katmandou, le haut lieu de la drogue et des hippies. Sa route est jalonnée d'aventures extraordinaires. À Beyrouth, il s'associe à des trafiquants d'armes, il participe dans les montagnes du Liban à la récolte du hachisch. À Koweït, il dirige un night-club. Au Népal, il devient pendant quelque temps le médecin et le chirurgien des paysans des contreforts de l'Himalaya. C'est enfin l'épisode de Katmandou et l'évocation saisissante de l'univers des drogués : l'opium et le hachisch qui font « planer », le « flash » de la première piqûre, le « grand voyage » du LSD. Jamais peut-être un homme, sauvé *in extremis*, n'était allé aussi loin et n'avait pu revenir pour dire ce qui se passe là-bas.



Couverture :
© '93 Moscoso.

texte intégral

30 / 3730 / 6
Prix France TTC
6,00 €

ISBN 978-2-253-00014-3



9 782253 000143

livredepoche.com

Table

<i>Préface</i>	7
Une valise de sable	9
Les tours de la mort	93
16 C.C. de morphine	155
La mort de l'Américain	307
Les caves de Delli-Bazar	385
<i>Postface</i>	475

PRÉFACE

Flash en anglais, cela veut dire : éclair.

Pour un drogué, cela veut dire : spasme.

Le flash, c'est ce qui se passe dans le corps d'un drogué quand, poussée par le piston de la seringue, la drogue entre dans ses veines.

Ça a la violence de l'éclair et l'intensité du spasme amoureux.

J'ai donné un jour à une fille de cette poudre collante, un peu jaune, qui glisse comme à regret dans le creux de la paume, et qui est l'héroïne, le « cheval ».

Cette fille était en manque.

Elle pleurait en se tordant les mains tandis que je lui préparais sa piqûre.

Je l'ai calmée, doucement, avec des mots tendres, tout en remplissant la seringue.

Je l'ai garrottée au bras, j'ai piqué dans sa veine saillante, au pli du coude, j'ai infusé le liquide fait d'un mélange filtré d'eau et de poudre.

Plus le liquide entrait dans sa veine, plus la fille se renversait en arrière, plus ses yeux se voilaient, plus ses joues rosissaient, plus elle haletait.

Enfin, elle s'est laissée aller en gémissant de plaisir sur le lit.

Puis elle a eu l'air de s'endormir, apaisée, heureuse.

Exactement comme après l'amour.

Elle avait eu son flash.

Et maintenant, elle était « partie », elle « voyageait », elle était « défoncée ».

Alors, à mon tour, je me suis piqué et à mon tour j'ai eu mon flash, j'ai voyagé et j'ai défonce.

Il n'y a que la piqûre — la piquouze, le shoot, ou le fixe — qui donne le flash.

Voilà pourquoi tout vrai drogué, un jour ou l'autre, en arrive fatalement à la piqûre.

Et devient un junkie.

Un Dieu.

Ou une loque.

Au choix.

PRÉFACE

I

Pour moi, le chemin de la drogue a commencé par un éclat d'obus dans l'œil quand je n'étais pas encore conscient. J'avais quatre mois et huit jours, ce matin de juin 1940, quand les avions allemands ont bombardé la gare de triage de Busigny, à côté de Cambrai (Nord).

Mes grands-parents paternels exploitaient là une petite ferme. Ils y avaient recueilli ma mère, mon frère aîné et moi-même, après l'annonce de la capture de mon père, officier, sur la Moselle. Les bombardements, m'a-t-on raconté plus tard, se succédaient à une telle cadence sur la gare depuis quelques jours, que ce matin-là, dès l'aube, mon grand-père a rempli sa voiture de valises et nous sommes entrés dans la longue colonne de réfugiés refluant vers le Sud. Nous venions à peine de partir qu'un chapelet de bombes mal ajustées rasait notre ferme. Puis les stukas ont surgi, toutes sirènes hurlantes. Ils ont fait trois passages avant de repartir vers l'est et il paraît que ma grand-mère priait à haute voix pour remercier le Ciel de nous avoir épargnés, quand ma mère s'est mise à crier. Dans le silence revenu, allongé au fond d'un fossé où l'on nous avait couchés, mon frère et moi, je clamaï de toute la puissance de mes poumons.

Le côté gauche de mon visage était en sang. On m'a lavé avec l'eau d'un thermos. Une petite fente nette et propre barrait le globe oculaire en travers. Il n'y avait pas de médecin dans la colonne de réfugiés. Quatre

jours après, à notre arrivée à Paris, la plaie était cicatrisée, mais l'œil avait pris une teinte laiteuse qu'il a toujours. Soigné tout de suite, mon œil aurait été sauvé, car l'éclat n'avait fait que l'érafler. Maintenant, il n'y avait plus rien à faire. J'étais borgne.

*

« Borgne », « estropié », ce sont, entre autres, les surnoms qui m'ont accompagné à l'école, dès le primaire et jusqu'au bachot.

Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, je suis à part. Sarcasmes des uns et bontés exaspérantes des autres me font accumuler une solide méfiance envers mon prochain.

Et l'envie me vient, sans cesse grandissante, de ne rien faire comme les autres, puisque je ne suis pas comme les autres.

J'essaie pourtant, sincèrement de m'« intégrer ». Après avoir passé mes deux bachots, j'entre à H.E.C.

Sous l'influence de mes parents qui pensent qu'avec mon handicap je ne peux tenir qu'un emploi de bureau, je veux devenir expert-comptable. A vingt ans, tout en préparant ce diplôme, je travaille à la pile Zoé, à Châtillon. Mes parents sont contents de moi : l'enfant, solitaire, dur et renfermé que j'étais, semble guéri. Et mon visage « à part », loin de me desservir, m'assure un grand succès auprès des filles.

C'est l'affaire de mon permis de conduire qui déclenche le volcan dont la dernière éruption m'a jeté, squelettique et brûlant de fièvre, dans un avion d'Air France via Orly, le 10 janvier 1970, rapatrié aux frais de l'ambassade de France de Katmandou.

La scène se passe en avril 1962, sur les boulevards extérieurs de Paris.

Avec mes économies, je viens de m'offrir une voiture. Dès mon permis passé, elle est à moi.

J'aime conduire et je connais mon code sur le bout du doigt. Je ne commets aucune faute.

Sauf celle de tourner la tête en souriant vers l'exa-

minateu
la feuille

« Ça c
faut pas
me voir.

Et il d

En so
mais le
copains
tout, c'e

Quelq
mon no

Je ne
ennuis c
progress

Bien c
contrôle
chose. J
cent.

Mais,
en règle.
borgne...

Puis l
l'habitud
moi. Mo
dans le X
fête perp
mauvais

En no
confisqu
Avec 500
sac au de
métro po
Marseille

L'aven

Après,
l'Old Gul
en janvier
chèques v
ques cam

minateur à ma droite tandis qu'il remplit à mon nom la feuille rose du permis provisoire.

« Ça change tout, me dit-il en se rembrunissant. Il faut passer une visite médicale. Puis vous reviendrez me voir. »

Et il déchire la feuille rose.

En sortant de la voiture, je hais le monde entier, mais le soir, d'un ton négligent, j'annonce à mes copains que j'ai passé mon permis haut la main. Après tout, c'est vrai.

Quelques jours plus tard, la voiture, une ID 19, est à mon nom, et les clefs dans ma poche.

Je ne laisse pas de suite tout tomber. Il faut mes ennuis de conducteur sans permis pour me décider progressivement à passer de l'autre côté de la barrière.

Bien entendu, je me fais prendre un jour à un contrôle de police. Je me débrouille, j'arrange la chose. Je continue à rouler, mes ennuis recommencent.

Mais, très vite, j'ai un goût formidable à ne pas être en règle. En somme, ce n'est qu'une autre façon d'être borgne...

Puis les choses s'accélèrent. D'abord, je prends l'habitude d'héberger des complices de virées chez moi. Mon appartement de la rue des Frères-Keller, dans le XV^e arrondissement, devient le centre d'une fête perpétuelle. J'accumule des dettes et je fais de mauvaises relations.

En novembre 1962, l'ID m'est définitivement confisquée. Le lundi suivant, je ne vais pas au bureau. Avec 500 F en poche, en jeans, col roulé et blouson, un sac au dos, des lunettes noires sur le nez, je prends le métro pour la porte d'Orléans et je pars en stop vers Marseille. Tout seul.

L'aventure commence...

Après, jusqu'à mon premier shilom de haschisch, à l'Old Gulhane Hôtel, dans le vieux quartier d'Istanbul, en janvier 1969, ce sont huit années de truandage : chèques volés, escroqueries à la traite à 90 jours, quelques cambriolages de villas, deux ou trois visites dans

des palais de justice pour le trafic des cartes d'identité et autres papiers, des passages d'or en Extrême-Orient, des « coups » un peu partout en Europe et en Afrique. Deux ans de prison aussi, à Toulouse et à Nice.

Mai 1968, à Menton, en passant par la terrasse, je cambriole l'appartement d'un collectionneur. J'y vole quinze statuettes orientales en jade que je revends 4 000 F à un receleur. Soupçonné, je pars pour Marseille et j'y travaille huit jours comme barman chez un ami, Christian (quatre ans plus tôt nous avons joué les Robinson avec une fille, des mois durant, dans le maquis corse), quand Gérard, un autre copain de Nice parti pour le Liban, m'envoie, le 12 juin, un télégramme m'offrant de venir le rejoindre.

En train jusqu'à Vintimille, puis en auto-stop via la Yougoslavie et la Grèce, puis en bateau, j'arrive à Beyrouth début juillet. Gérard m'accueille dans un camping au bord de la mer, à 45 kilomètres de Beyrouth. Il fait beau et chaud, la Méditerranée clapote jour et nuit sur la bande de sable au pied de la falaise. A côté du camping, il y a une luxueuse villa où Mercedes et voitures de sport apportent presque chaque jour des groupes de garçons et de jolies filles. Déjà Gérard est introduit. Je deviens moi aussi un des habitués de la Zouleïlla. Le patron s'appelle Arouache. Marié à Gill, une jolie petite Anglaise rousse, c'est un Arménien de quarante ans au poil noir et dru, solide comme un garde du corps. Il est souvent en voyage et quand il est là, il fait de la pêche sous-marine. J'en ai fait beaucoup à Cassis, près de Marseille. Nous devenons amis. Il fait, entre autres, du trafic d'armes. Un jour, il me propose un travail : je convoierai jusqu'à Tanger un petit cargo, qui, là-bas, embarquera des caisses d'armes. Au retour, le bateau stoppera de nuit à quelques encablures des côtes libanaises. Appelés par signaux optiques, que nous répétons avec eux à l'avance, des douaniers marrons de Beyrouth viendront avec des vedettes du port et prendront la marchandise. Je toucherai un million, un million et demi d'anciens francs

par voy
décemb
Tout
je me m
Cette
Des idé
C'est
Liban e
destiner
quand r
Pouro
plus mē
achetan
chez le
teur ave
Christia
Les be
serai ric
Le pr
chisch,
Après
che ne p
trafic du
d'armes
rien. Em
notre pr
Pourt
milieux
d'ailleu
Rien n
de Beyro
s'occupe
Il acce
fois que
Le mieu
où il mē
recherch
lui. Cen'
compte à

par voyage. Le premier transport est pour début décembre.

Tout marche tellement sur des roulettes que bientôt je me mets à gamberger sérieusement.

Cette affaire de trafic d'armes me donne des idées... Des idées de riche.

C'est au haschisch, bien entendu, que je pense. Le Liban en est un gros producteur, plus ou moins clandestinement sans doute, mais un gros producteur quand même.

Pourquoi ne pas multiplier par 20, 30 ou peut-être plus même ce que va me rapporter le trafic d'armes, en achetant avec mes gains du haschisch directement chez le producteur pour le revendre au consommateur avec le minimum d'intermédiaires ? Mon copain Christian par exemple...

Les bénéfices seront énormes. En quelques mois je serai riche à dizaines de millions.

Le premier problème est d'aller chercher le haschisch, de l'acheter et de l'emmagasiner.

Après, je réfléchirai aux moyens de l'écouler. Arouache ne peut pas m'aider. Il ne veut pas tremper dans le trafic du haschisch. Trop risqué, dit-il ! Et son trafic d'armes, alors ?... De toute façon, je ne lui parlerai de rien. Emporté comme il l'est, il est capable de rompre notre projet commun.

Pourtant, au Liban, tout ce qui gravite dans les milieux un peu bizarres, et même dans les autres d'ailleurs, traficote plus ou moins du haschisch.

Rien ne m'est donc plus facile, un soir, dans un bar de Beyrouth, que d'entrer en contact avec un type qui s'occupe de ça.

Il accepte volontiers quelques jours plus tard, une fois que nous avons lié connaissance, de me tuyauter. Le mieux, m'explique-t-il, c'est de monter à Baalbeck, où il me donne l'adresse d'un gros revendeur qui recherche des hommes susceptibles de travailler pour lui. Ce n'est pas mon intention, je veux travailler à mon compte à moi, mais tout ça peut être intéressant.

Au bout de trois jours, je monte donc à Baalbeck chez le revendeur. Un certain M. Fawziad.

Il habite une grosse maison dans l'ancien quartier de la ville ; il est gros et suant, il a un sourire franc à faire fuir un gosse en hurlant à l'ogre, mais il m'ouvre.

Le spectacle me cloue de surprise sur le seuil. Je suis dans une grande pièce rustique, très rustique (le sol est en terre battue) et meublée de vieux bahuts sculptés. Pourtant, le long de tous les murs, il y a d'énormes cubes enveloppés de plastique. Fawziad m'en ouvre un. Une odeur très forte, très entêtante, me monte aux narines. Une odeur d'humus, de cuir fauve, pourrait-on dire.

Et je vois le cube : il est fait d'une pâte rouge foncée, avec des reflets verdâtres, dans laquelle mon doigt s'imprime comme dans de la pâte à modeler.

C'est du haschisch.

Fawziad, à qui notre intermédiaire a fait parvenir des renseignements sur moi, me demande d'emblée si je veux travailler pour lui. Je lui donne mon accord de principe.

Ce qu'il veut de moi, puisque je suis habitué à l'auto-stop et au vagabondage, c'est d'aller flâner dans la haute vallée de Baalbeck. Depuis que les autorités ont obligé les paysans à remplacer la culture du haschisch par celle du tournesol, tout s'est compliqué. La plupart des paysans continuent à cultiver du haschisch. Une rangée de tournesol, une rangée de haschisch, etc. (le tournesol, plus haut, cache le plant de haschisch qui ne monte guère plus de 50 centimètres et le tour est joué). Mais tout ça a bouleversé les habitudes et le marché. Il faut recommencer le recensement des producteurs. D'autant plus qu'il commence à y avoir du tirage là-haut. Les paysans ont fini par flairer qu'on les exploitait. Tout est à reprendre en main.

Et pour ça, il faut d'abord qu'un type débrouillard aille voir sur place, questionne, se renseigne.

C'est le bon moment, la récolte du haschisch va se faire dans quinze jours.

Est-ce que je veux être ce type débrouillard ? J'aurai

de l'arg
au mo

« D'a

Ça n
que de
temps

Dan:
dos, m
hauts p
vallée,
vallée
pentes
plus er
« resta
France
nesol a
pèsent
soleil. L
dernier
avec de
lage de

Pour
pierreu
mètres
pas tro
somme

Hara
de la fo
je bois.

Enfin
que je s
longue
Arabes
a deux
plus ta
suis da
nation
D'ail

de l'argent. Seulement, il va falloir que je reste là-haut au moins un mois. D'accord ?

« D'accord », dis-je.

Ça me va très bien. Le trafic d'armes ne doit débiter que début novembre au plus tôt. J'ai largement le temps et je suis libre comme l'air.

Dans les derniers jours de septembre, mon sac sur le dos, mes bottes de marche aux pieds, j'arrive dans les hauts plateaux. Le paysage est grandiose. En bas, la vallée, de l'herbe et des arbres, qui fait penser à une vallée d'Europe. A gauche et à droite, les premières pentes de la montagne, de plus en plus escarpées, de plus en plus arides, avec des cultures en espaliers, en « restanques », comme on dit dans le midi de la France. Et ces cultures sont partout des plants de tournesol avec leurs fleurs énormes, gorgées d'huile, qui pèsent sur leurs tiges en essayant de se tourner vers le soleil. Derrière, les montagnes. Je suis à 500 mètres du dernier village : une trentaine de masures de torchis, avec des toits en terrasses. On se croirait dans un village de l'Atlas marocain.

Pour arriver jusque-là, j'ai dû emprunter une route pierreuse en lacet sur une bonne quinzaine de kilomètres. Quand j'arrive, il est midi... Il fait chaud, mais pas trop, l'altitude diminue l'ardeur du soleil. Nous sommes à plus de 1000 mètres.

Harassé, je pose mon sac dans la poussière, au bord de la fontaine et je me plonge le visage dans l'eau. Puis je bois, avidement.

Enfin, je me relève et alors seulement, je m'aperçois que je suis entouré d'une dizaine d'Arabes. Djellabas, longues robes blanches, turbans, ils ont l'air de vrais Arabes comme dans les livres. Mais les femmes (il y en a deux) ne sont pas voilées. J'en aurai l'explication plus tard : ces musulmans sont très christianisés. Je suis dans une région qui a longtemps été sous la domination des Croisés et, plus récemment, des Français.

D'ailleurs, un des hommes parle bien le français. Un

grand type sec, costaud, au poil grisonnant, qui doit avoir environ cinquante ans.

En souriant, il me tend un gobelet et me dit :

« Tiens, bois, voyageur. Tu es à Saliét. C'est le nom de ce village. »

Je n'ai plus soif, mais pour ne pas le décevoir, je bois dans son gobelet.

« Merci beaucoup. La route est dure jusqu'ici... »

Il hoche la tête en souriant et aussitôt :

« Tu vas loin ? »

Je fais un geste vague de la main en montrant les montagnes.

« Je ne sais pas, dis-je. Je marche. Je visite le pays. Je suis un touriste à pied, quoi ! »

Il rit encore. Autour de nous, maintenant, il y a une bonne vingtaine de curieux. Mon ami leur traduit ma réponse et ils me dévorent des yeux.

« Tu as faim ? »

— Oh ! oui. J'ai de l'argent, tu sais. »

Il balaie l'air de la main :

« On verra plus tard. Viens chez moi. »

C'est ainsi que je découvre la légendaire hospitalité arabe. Hospitalité que je ne retrouverai jamais plus tard, ni en Afghanistan, ni en Inde, ni au Népal...

Quelques instants après, je suis attablé dans sa maison, assis sur une natte à même le sol, devant une bouilloire à thé et une sorte de brouet de maïs mélangé avec un peu de viande et très fortement épicé.

C'est la femme de mon hôte qui me l'a servi, et maintenant elle s'accroupit en face de moi, à côté de son mari.

Celui-ci me laisse terminer mon repas, et puis : « Je m'appelle Ali, dit-il, et toi ? »

— Charles. »

Alors, il me pose question sur question. J'en reste au personnage que je me suis fixé. Je suis un étudiant en vacances qui visite le Liban. C'est tout.

Ali, lui, est le chef du village. C'est un ancien soldat de l'armée française, du temps où le Liban était sous notre protectorat.

Il a s
bats c
Il a
mome
sins.

Je se

Mais j

le satis

« An

as bes

Je p

« Si,

Tu es r

J'ai l

ma pa

« Tu

sieste,

Il m

pièce.

Il n'y

four er

sol. To

aména

mur.

Je ne

derniè

sans ce

chacal

Sitôt

m'ende

Au b

somme

soir, à

pu, dè

chisch

« Tu

jours,

village

beck e

Il a servi sous le général Dentz lors des fameux combats contre les gaullistes.

Il a une fille de quatorze ans, Salima, qui est en ce moment dans un autre village, en visite chez des cousins.

Je sens qu'il se livre sur moi à une véritable enquête. Mais je réponds calmement. Mes réponses semblent le satisfaire car il conclut en me prenant aux épaules :

« Ami, reste ici aussi longtemps que tu le veux si tu as besoin de te reposer. »

Je proteste.

« Si, reste, cela me fait plaisir de voir un Français. Tu es mon invité. »

J'ai beau insister, dire qu'au moins j'entends payer ma part, il ne veut rien savoir.

« Tu es fatigué, repose-toi. Tiens, si tu veux faire la sieste, voici ta natte. »

Il me montre une natte de corde, dans un coin de la pièce.

Il n'y a pratiquement rien dans cette pièce, à part un four en terre pour la cuisine. Rien que des nattes sur le sol. Tout juste un bahut dans un coin et des étagères aménagées pour quelques ustensiles dans un creux du mur.

Je ne me fais pas prier. Je tombe de sommeil. La nuit dernière, à la belle étoile, sous un arbre, j'ai été réveillé sans cesse par des aboiements dans la montagne ; des chacals, j'en suis sûr.

Sitôt allongé sur la natte, la tête sur mon sac, je m'endors.

Au bout de huit jours, je suis toujours là. Ali et moi sommes devenus de véritables amis. Il m'a même un soir, à la lueur d'une chandelle, fait voir sa case et j'ai pu, dès l'entrée, reconnaître l'odeur fauve du haschisch. Mais la case est vide.

« Tu vois, frère, me dit Ali, dans une quinzaine de jours, cette case sera pleine de haschisch, la récolte du village. Je le revendrai. Le marchand viendra de Baalbeck et il emportera tout. »

Il se rembrunit.

« Pour pas bien cher, d'ailleurs, ajoute-t-il. Ils nous volent, mais que pouvons-nous faire ? Je n'ai pas de camion, moi, pour aller le porter moi-même comme ils font la nuit dans les criques d'où partent les bateaux tous feux éteints. Et ils n'aiment pas qu'on essaie de les doubler. Un homme a été trouvé mort pour ça l'année dernière, là-bas dans ce village, de l'autre côté de la vallée. Et en plus, ils se battent entre eux, maintenant, pour mieux nous exploiter !

« Pourtant, pour nous, c'est plus dur qu'avant. On nous a fait arracher tous nos plants et obligés à les remplacer par du tournesol.

« Alors, il a fallu tricher, replanter du haschisch. Je te montrerai demain. »

Le lendemain, Ali m'emmène sur les espaliers. Nous nous approchons d'une plantation de tournesols. Ils ont bien deux mètres de haut et les fleurs sont très grosses.

« Viens », me dit Ali en pénétrant entre deux rangées de tournesols.

Et là, je vois, entre les plantes géantes, une rangée d'autres plants, bien cachés. Cela ressemble un peu à des plants de pommes de terre. Au bout de chaque plante, il y a une fleur assez grosse, un peu pareille à une marguerite, avec des pétales blancs.

Ali en caresse une.

« Il sera bientôt mûr. Feras-tu la récolte avec nous ?

— Bien sûr, Ali, je veux tout apprendre. »

Quelques jours plus tard, j'ai un choc.

Je vois arriver une ravissante petite femme de quatorze ans. C'est Salima, la fille d'Ali. Elle est jolie comme un cœur et je tombe tout de suite amoureux d'elle. J'ai rarement vu une petite Arabe d'une telle beauté, avec ses immenses yeux noirs en amande, ses sourcils fins, ses cheveux pas frisés, mais presque bouclés, et sa bouche humide, finement ourlée.

Elle a, sous sa longue robe de lin, un corps souple et ondulant qui m'affole tout de suite. Ses pieds aussi sont extraordinaires. Tout petits, très grecs, avec le

deuxième
ongles
Si je
ferais
Ali. N'
corps
En
copain
Salim
enviro
prend
mon a
de rire
Com
comm
Un n
le trav
Je su
Salima
petite
reuse
Ali e
plate
plants
« Tu
penche
à la ba
haut.
fleurs,
« Tu
vant. »
Cha
mence
Un ma
récolte
cherch
Je ju
que fer
petite
Son

deuxième orteil plus long que tous les autres, des ongles roses et nacrés.

Si je n'étais pas l'ami d'Ali, je crois bien que je lui ferais tout de suite la cour ! Mais je ne peux pas trahir Ali. N'empêche, cette nuit-là je rêve longtemps au petit corps de femme de Salima...

En tout cas, nous sommes très vite devenus des copains tous les deux.

Salima m'emmène en promenade, me fait visiter les environs du village. Nous ne parlons pas. Elle ne comprend pas un mot de français ou d'anglais, et moi, mon arabe... Nous nous contentons de nous sourire et de rire aussitôt après aux éclats.

Comme me l'a annoncé Ali, la récolte du haschisch commence bientôt.

Un matin, tout le village s'en va dans les espaliers et le travail démarre.

Je suis, bien entendu, embauché. Je fais équipe avec Salima. C'est elle qui l'a voulu. Je me demande si la petite bonne femme n'est pas un peu devenue amoureuse du grand Européen barbu...

Ali est avec nous. Muni chacun d'une grande jarre plate en terre, nous entrons entre deux rangées de plants de tournesol.

« Tu vois, m'explique Ali, c'est du travail facile. Tu te penches, tu prends la tige de haschisch à deux mains, à la base, en serrant bien, tu te relèves en tirant vers le haut. Tout ce qui vient dans tes mains, feuilles et fleurs, c'est du bon.

« Tu jettes dans la jarre et tu passes au plant suivant. »

Chacun prend une rangée et la cueillette commence... Le deuxième jour, Ali est appelé au village. Un marchand est là, il veut une estimation de la récolte. Ali part donc avec le messenger qui est venu le chercher...

Je jure que je ne l'ai pas voulu... Mais, n'est-ce pas, ce que femme veut, Dieu le veut, et Salima, aussi jeune et petite soit-elle, est déjà une femme...

Son père n'est pas parti depuis cinq minutes que je

la vois pointer la tête de son rang de plants, entre deux grands tournesols.

Elle me sourit. Je lui réponds de même.

Elle passe entre ses tournesols, vient vers moi, tout doucement. Elle a un drôle d'air. Un air qu'il ne faut pas être futé pour comprendre... Elle s'approche et, en riant, de sa manche, essuie la sueur qui perle à mon front, car je suis accroupi devant ma jarre et je tasse à deux mains ma récolte.

Le haschisch enivre-t-il déjà quand on le cueille ? Je ne sais pas, mais je le crois volontiers.

Dans cette espèce d'abri caché même du soleil, au milieu des longues tiges épaisses de tournesol, l'odeur des petits plants vénéneux est forte et entêtante...

Et Salima est si coquette et câline devant moi...

Le coton de sa longue robe blanche, serrée à la taille par une ceinture de cuir brodé, dessine ses seins petits et durs. Sa hanche est ronde, ses jolis pieds sont tout poussiéreux. Elle a chaud, elle aussi, et son front bombé est moite.

Je m'assieds, trop troublé pour continuer à travailler, et je la regarde...

Alors, Salima s'approche tout près, elle fait une adorable moue, elle hausse un peu les épaules, comme pour dire « Inch Allah » et elle se serre dans mes bras.

Nous nous aimons longtemps et furieusement. Salima n'est pas vierge. Elle sait terriblement bien aimer. Je suis fou d'elle...

Le soir, au dîner, j'ose pourtant à peine la regarder. Si Ali, son père, savait... Il me chasserait, sans doute. Mais ce n'est pas ça que je redoute. C'est le regard qu'il aurait, le regard de l'ami dont on a abusé la confiance. Sans compter avec le coup de poignard qu'on donne facilement là-bas pour ce genre de trahison !

Quatre ou cinq jours plus tard, la récolte est terminée. Salima et moi n'avons jamais plus eu l'occasion de nous retrouver seuls. Cela vaut mieux d'ailleurs.

Heureusement, l'activité fébrile qui règne dans le village nous aide. Car, à présent, il s'agit de préparer la

pâte qui sera, une fois séchée, le haschisch tel qu'on le fume et tel qu'on le mange.

A ce travail, je participe aussi. Il n'est pas difficile à comprendre et à exécuter.

Sur la place du village, les hommes apportent un gros mortier fait de pierres creuses que l'on remplit jusqu'à ras bords de ce mélange de feuilles et de fleurs. Puis, avec des pilons en bois, on frappe le tout jusqu'à ce que ce soit complètement écrasé.

Cela donne une sorte de sciure grossière, molle et suintante, regorgeant de sève, brunâtre, très odorante.

Pendant ce temps, les femmes étalent au soleil de grands draps et chaque fois qu'un mortier est prêt, on le vide sur un drap.

Puis on étale cette pâte et on la laisse au soleil quelques jours.

Quand elle est jugée suffisamment débarrassée de son humidité, vient le travail du malaxage.

Tout le monde, hommes, femmes et même enfants, y prend part.

Chacun attrape à pleines mains ce qui est devenu une pâte onctueuse et lourde, très dense. Longuement, pendant des heures, il faut pétrir cette pâte pour l'affiner.

Le geste est un peu celui du boulanger qui pétrit son pain.

Cela donne un mélange élastique et mou, semblable aux pâtes à bonbons que les confiseurs des foires malaxent et étirent avant de les découper avec leurs grands ciseaux.

Quand la pâte est bien affinée, on la découpe en cubes, en rectangles, en plaques, suivant la commande, on range le tout dans du plastique et on le rentre aussitôt. Le haschisch est prêt. Entre parenthèses, il y a, même au Liban, d'autres manières de le préparer. Par exemple, on peut ne recueillir que la sève. Tout dépend des régions.

Cette année-là, à Saliét, la récolte est d'environ 800 kilos de haschisch.

C'est chez Ali, que le haschisch, avant découpage, a été rentré, en gros blocs de vingt kilos environ, dans sa case.

Dès le lendemain, un camion arrive de Baalbeck. Quatre types à mine patibulaire en descendent. Deux d'entre eux ont le revolver à la ceinture. Ils embarquent le tout, paient le chef du village.

Je les observe, caché dans la maison d'Ali, car il vaut mieux qu'ils ne voient pas un Blanc ici.

Pas de doute, je connais ce genre de tête. Ce sont des têtes de racketters.

« Tu vois, me dit Ali en revenant, le village va vivre pratiquement toute l'année sur la vente de cette récolte, jusqu'à la prochaine. A 50 livres le kilo, ça ne fait pas beaucoup pour chaque habitant. (La livre libanaise valait alors à peu près 1,50 F.)

« Nous sommes environ une centaine. Le calcul est facile à faire. Ça ne fait, en gros, que 400 livres par an. Le prix de huit kilos. »

400 livres libanaises, cela vaut environ 600 F.

600 francs par an et par personne, évidemment, ce n'est pas le Pérou, même si on a son lopin de terre, ses poulets et quelques chèvres...

Mais je fais aussi un autre calcul, pas très fraternel celui-là, il faut bien l'avouer.

50 livres le kilo, cela fait environ 75 F le kilo.

A Paris, le kilo de haschisch se revend cette année-là aux environs de 3 000 F.

Bon Dieu ! Si je pouvais, moi, m'accorder avec Ali et acheter la récolte de son village, même en le payant double du prix des autres, quel bénéfice, mes enfants ! Vingt fois plus ! Oui, le payer double, c'est ça qu'il faut faire.

Et je le pourrai facilement, dès que j'aurai réussi quelques petites tournées de trafic d'armes à Tanger. Très facilement même.

Ça me fera plaisir de rendre service à ces gens qui sont si hospitaliers avec moi et pour qui j'ai maintenant une réelle amitié. Sans compter tout ce que Salima représente pour moi !

En
der à
Ce
mar
deva
M
pein
sible
n'est
chos
Au
avec
C'e
mais
Orie
hasc
Occi
comm
Je
de B
réali
Et
que j
Sa
dit :
« J
déjà,
trois
les sc
« T
« E
tout d
enfan
hom
« N
songe
droit
pas m
« T
prouv

Ensuite, c'est sans doute le seul moyen de les décider à ne plus vendre à leurs marchands habituels.

Ce qui ne sera pas facile, entre nous soit dit. Car ces marchands sont des gens organisés et qui ne reculent devant rien pour tenir leurs marchés bien en main.

Mon projet est très délicat, je m'en rends compte à peine l'ai-je mis en forme. En tout cas, il n'est pas possible de le monter avant l'année prochaine. Mais il n'est jamais trop tôt pour entreprendre quelque chose.

Aussi, un soir, je décide de jouer le tout pour le tout avec Ali.

C'est un homme que j'ai appris à connaître désormais et je sais qu'il est sans préjugés. Et puis, en Orient, trafiquer, vendre ou acheter des armes ou du haschisch, ce n'est pas immoral comme chez nous en Occident. Dans ces pays, tout cela est considéré comme normal.

Je lui dis donc tout : qui je suis, de quoi le trafiquant de Baalbeck m'a chargé et ce que je voudrais faire en réalité.

Et puis, dans un élan de sincérité, je lui avoue aussi que j'aime sa fille et qu'elle m'aime.

Sacré Ali ! Il sourit quand j'ai fini de parler. Et il me dit :

« J'ai vite su que tu n'étais pas un étudiant. J'en ai vu déjà, des étudiants. Ils ont toujours au moins deux ou trois livres dans leurs bagages. Et ça les démange de les sortir et de les lire.

« Toi, tu n'as jamais ouvert un livre.

« Et puis, tu n'as pas l'air d'un étudiant. Ça se voit tout de suite. Les étudiants sont des enfants, de vieux enfants, mais des enfants quand même. Toi, tu es un homme. On voit que tu as vécu et souffert.

« Ne crois pas que je t'en ai voulu de ce petit mensonge. C'est sans importance. Chaque homme a le droit de garder ses secrets pour lui, s'il ne se conduit pas mal à côté.

« Tu t'es bien conduit. Et tu viens encore de me le prouver en me parlant avec confiance.

« Avec courage même. Car j'aurais pu être furieux de ce que tu me dis au sujet de Salima.

« Cela aussi, sans en être certain, tu sais, je m'en doutais un peu.

« Quand une fille est amoureuse, cela se voit dans ses yeux, et Salima a les yeux d'une fille amoureuse depuis quelque temps.

« Seulement, il faut laisser le temps assurer les sentiments. Le temps va rendre son verdict pour Salima et toi. Mais je peux te le dire déjà : je te la donne avec joie pour femme. Tu es Français, tu es un homme solide et expérimenté, tu feras un bon mari pour Salima. »

Les paroles d'Ali me remplissent de joie, de confusion aussi. Saurai-je être à la hauteur de ce sage étonnant ?

D'un geste, je balaie ces doutes.

Le temps, comme dit Ali, rendra son verdict et je saurai dans quelques semaines quelle décision prendre.

« Attends, mon frère, dit Ali, je vais chercher ma femme et Salima. Je veux leur dire devant toi que tu fais désormais partie de la famille.

« Salima, dit Ali, quand sa femme et sa fille sont là, je veux que tu aimes Charles. Es-tu d'accord ? »

Pour toute réponse, Salima, les yeux pleins de larmes, se jette dans mes bras.

Ali se tourne vers sa femme.

« Et toi, Irada, es-tu d'accord ? »

Irada sourit sans répondre et fait oui de la tête.

« Très bien, conclut Ali. A présent, comme vous dites en France, n'est-ce pas, il faut publier les bans. »

Une demi-heure plus tard, tout le village est réuni sur la place. Ali nous a mis, Salima et moi, côte à côte, et il parle.

Ce qu'il dit, en arabe, je n'y comprends goutte, et pour cause ! Mais je n'ai pas besoin de traduction.

Des cris de joie et des vous-vous saluent la « publication des bans » et des coups de feu partent en l'air.

« Ce soir, me dit Ali, on fera un beau méchoui. »

C'est ainsi que Salima et moi nous nous sommes fiancés.

Le soir, la fête est somptueuse. On n'a pas tué moins de cinq moutons et les jeunes filles du village ont dansé autour d'un feu de joie.

Après, Salima a eu le droit de venir dormir avec moi.

Pour nous laisser seuls, son père nous a installés dans le garage.

Un tas de foin est notre lit...

Le lendemain, Ali m'emmène marcher sur le chemin qui conduit vers la vallée.

« Charles, me dit-il, j'ai réfléchi cette nuit à ton projet. Je suis d'accord, tu le sais, pour te réserver la production du village, mais nous allons avoir affaire à forte partie, tu t'en doutes.

« Il nous faut des armes. Beaucoup. C'est le seul moyen de nous faire respecter. Malheureusement, nous n'avons que quelques pétoires ici.

« J'ai pensé à quelque chose. »

Il s'arrête et me prend la main.

« Regarde, là-haut, me dit-il en pointant son doigt vers la montagne. Tu vois, cette haute vallée, là-bas, très haut, avec un piton rocheux sur sa gauche ?

— Oui, je vois.

— Il y a des armes là-bas, cachées au fond d'un tunnel. »

Stupéfait, je m'exclame :

« Des armes ? Dans un tunnel ?

— Tu vas comprendre. Pendant la mauvaise guerre, quand les Français se battaient entre eux, les soldats du général Dentz avaient fortifié cette ligne de crêtes.

« Ils avaient commencé à bâtir des postes, à creuser des tranchées et des abris, à y amasser des munitions, des armes et des canons.

« Mais les combats ont commencé... Tu le sais, Dentz a été battu. Et, ajoute-t-il avec un geste large, tout ça a été abandonné.

« Moi, je n'étais pas ici, j'étais sur les plateaux. Voilà

pourquoi je ne sais pas où sont les armes. Mais le chef du village qui m'a précédé le savait, lui.

« Avant de mourir, il me l'a dit. Viens, retournons à Saliét, ma femme va nous préparer de quoi manger pour ce soir et demain. Nous coucherons sur place et nous reviendrons dans la journée. »

Salima a le cœur gros de me laisser partir une nuit, mais son père a ordonné...

Par des sentiers de chèvres, nous commençons l'escalade de la montagne...

Vers quatre heures de l'après-midi, à 1500 ou 1600 mètres d'altitude, dans un paysage de cailloux, de rochers et d'arbustes rabougris, semblable à celui des montagnes sèches du sud de la Corse, nous arrivons auprès d'un amas de ruines. On devine encore les ébauches d'une petite fortification, des tranchées à demi remplies par des éboulements.

« C'est là, me dit Ali. Le vieux m'a révélé qu'il y a quelque part là-dessous un abri souterrain, un tunnel, dont les soldats ont fait sauter l'entrée avant de se replier. Et il paraît que dedans se trouve tout un stock de fusils avec leurs munitions, dans des caisses hermétiques.

« Si nous les découvrons, Charles, alors oui, nous pouvons travailler avec toi, nous serons assez forts pour dire non aux marchands de Baalbeck. Et qui sait, notre exemple fera peut-être réfléchir les autres villages, et à leur tour, ils diront non aux salauds qui nous imposent leur loi et nous serrent la gorge. »

Il s'enflamme, il serre le poing.

« Alors, ce sera nous, les paysans, qui imposerons notre loi aux marchands et non eux ! »

Il s'arrête net et éclate de rire.

« Pour l'instant, il faut trouver l'entrée du tunnel. Viens, cherchons. »

Jusqu'à la tombée de la nuit, Ali et moi soulevons des pierres, faisons résonner les rochers à coups de talon. Le soir arrive et nous n'avons rien trouvé. Il fait brusquement frais. Un grand feu nous réchauffe, nous mangeons le repas préparé par Irada et puis, roulés,

lui dai
chage.
Espag
C'es
qu'Ali
résonr
Nou
doute,
C'est
de gro
tandis
On a
certain
Mall
l'entrée
deux.
Il fau
une équ
village,
Huit
dégagé
torche i
Victo
Au fo
che écl
Ce so
Oui, c
les éven
copieus
dans de
ges :
22 fus
14 fus
4 F.M.
7 revo
50 gre
Deux c
tées à ch
Ali vie

lui dans une couverture et moi dans mon sac de couchage, nous bâtissons longtemps des châteaux en Espagne avant de nous endormir sous les étoiles.

C'est vers onze heures du matin, le lendemain, qu'Ali pousse soudain un cri. Il a trouvé un rocher qui résonne clair alors que les autres sonnent plein.

Nous le frappons avec une grosse pierre. Pas de doute, ça sonne creux.

C'est sûrement là-dessous. D'ailleurs il est entouré de grosses pierres aux arêtes vives, comme éclatées, tandis que les autres sont plutôt usées par l'érosion.

On a fait sauter une charge de dynamite par ici, c'est certain.

Malheureusement, le rocher qui doit boucher l'entrée est trop lourd pour que nous le soulevions à deux.

Il faut revenir ici en force. Ali décide de mobiliser une équipe faite des hommes les plus robustes de son village, qui viendront avec des pieux et des pics.

Huit jours plus tard, le gros rocher ôté, l'entrée dégagée des rochers qui l'encombrent, Ali et moi, une torche à la main, entrons dans le tunnel.

Victoire !

Au fond, à dix mètres à peine de l'entrée, notre torche éclaire cinq grosses caisses de bois !

Ce sont les armes !

Oui, ce sont elles : les caisses une fois sorties, nous les éventrons et, enveloppées de toiles cirées et de sacs copieusement graissés, nous mettons au jour, un à un, dans des hurlements de joie et des danses de sauvages :

22 fusils Lebel ;
14 fusils M.A.S. 36 ;
4 F.M. ;
7 revolvers d'ordonnance ;
50 grenades défensives.

Deux des caisses sont remplies de munitions adaptées à chaque modèle d'arme.

Ali vient vers moi.

« Mon frère, me dit-il, à toi de jouer, maintenant. Nous sommes forts. »

A moi de jouer, cela veut dire plusieurs choses.

Primo : il faut que je m'occupe du truand de Baalbeck. Je ne sais pas encore ce que je devrai lui raconter. Le mieux, sans doute, est d'essayer de lui placer un baratin quelconque (qui, cela dit, va rester à trouver !) pour l'endormir jusqu'à l'année prochaine.

Secundo : il faut que je mette sérieusement au point le plan de revente du haschisch. Départ du village, gardiennage dans un dépôt, sortie du Liban. Ça ne va pas être facile. Mais j'ai tout de même jusqu'à l'année prochaine pour peaufiner la question.

Tertio : plus que jamais, il est important que le trafic d'armes d'Arouache tienne.

J'explique tout ça à Ali, tandis que nous redescendons vers le village, armés jusqu'aux dents.

Le mieux, à mon avis, est que je descende à Baalbeck pour commencer, histoire de tâter le terrain du côté du marchand.

Salima fait des pieds et des mains, dès qu'elle est au courant, pour obtenir l'autorisation de m'accompagner. Son père finit par y consentir.

Mais le matin du départ, il me confie un revolver d'ordonnance de la cache et une quinzaine de balles.

« Charles, me dit-il, méfie-toi. On ne sait jamais ce qu'il peut arriver. Surtout que tu voyages avec une fille. Les hommes dans la vallée sont des boucs en rut. Les neuf dixièmes d'entre eux sont privés de femmes puisque ce sont les riches qui les accaparent. Sois prudent. Rien ne doit arriver à Salima, ni à toi. »

Nous nous embrassons. Irada pleure. Elle sait que nous n'en avons que pour quelques jours, mais elle est inquiète.

Bientôt, le sac au dos, le gros revolver fourré sous mon blouson, le canon passé dans la ceinture, tenant Salima par la main, je suis en route vers Baalbeck.

Salima est dans un état de joie indescriptible. Elle gambade à mon côté comme un cabri et chante à tue-tête.

« M
arrêt.

Je lu
sûr, ell
à chaq

A pe
nuit, n
que no
de cou
une au
feu.

Enfi
mes ai
bord d

« Tu

Elle
le plan
descen
le mar
devraie

Dans
auberg
conven
elle n'e
ne sava
gens pu

Je l'y

Elle me

Et je

« Ah
joyeux.

Je m
choses
plusieu
un mar
calme.

des réa
En fa
qu'ils c
subsist

« Moi, heureuse, heureuse ! » répète-t-elle sans arrêt.

Je lui ai appris quelques mots de français et, bien sûr, elle sait aussi dire : « Je t'aime. » Elle me le répète à chaque lacet de la route.

A petites étapes, nous descendons vers la ville. La nuit, nous couchons sous un arbre. Salima est si petite que nous entrons tous les deux à la fois dans mon sac de couchage. En général, à midi, nous déjeunons dans une auberge et le soir nous pique-niquons autour d'un feu.

Enfin, Baalbeck est en vue. Alors, quand nous sommes arrivés aux premières maisons, je m'arrête au bord de la route et je dis à Salima :

« Tu as bien compris ce que ton père a dit ? »

Elle fait oui de la tête. Ce que son père lui a dit, c'est le plan de travail. Il est simple, d'ailleurs : nous allons descendre à l'hôtel. Elle m'y attendra et moi, j'irai chez le marchand. Une journée et une nuit à Baalbeck devraient suffire.

Dans une ruelle du centre, nous trouvons une petite auberge qui ne paie pas de mine, mais qui me paraît convenable. Salima ouvre des yeux gros comme ça : elle n'est encore jamais allée en ville. Une auberge, elle ne savait pas ce que c'était, n'imaginant pas que des gens puissent louer leur maison à des voyageurs.

Je l'y laisse, lui interdisant de sortir de sa chambre. Elle me le promet.

Et je me rends chez Fawziad. Par chance, il est là.

« Ah ! vous voilà, monsieur Charles ! me dit-il, l'air joyeux. Quel rapport avez-vous à me faire ? »

Je m'assieds à côté de lui et je lui explique que les choses sont tout à fait rassurantes. J'ai visité, lui dis-je, plusieurs villages, me faisant passer pour un touriste, un marcheur à pied. Partout, l'atmosphère m'a paru calme. Les murmures dont il me parlait ne sont que des réactions épidermiques sans lendemain.

En fait, les paysans sont heureux. On a tort de croire qu'ils comptent uniquement sur le haschisch pour subsister. Ils vivent très bien sur les produits de leur

sol. Inutile de remuer les esprits avec des inspections et des enquêtes hors de propos. Ce serait une grave erreur qui risquerait de mettre aux gens la puce à l'oreille.

Et pour donner à mes affirmations le plus possible d'apparence de vérité, je cite des noms de villages qu'Ali m'a donnés, des noms de chefs de village, de chiffres de récolte, etc.

Mon discours fait son effet sur Fawziad. Il a l'air sincèrement soulagé.

« Ce n'est pas tout, me dit-il, je voudrais vous parler d'autre chose. Est-ce que ça vous intéresserait de travailler vraiment avec moi ? »

Je tends l'oreille :

« C'est-à-dire ? »

J'essaie d'avoir l'air le plus tranquille possible.

« C'est-à-dire que mes services de ramassage du haschisch sont un peu trop anarchiques. Je suis sûr qu'il y a des fuites, des types qui se mettent du haschisch plein les poches au passage.

« Ce qu'il faudrait, c'est quelqu'un d'actif et de sérieux qui supervise tout ça. Le bénéfice pour lui serait gros.

— Je peux toujours essayer de voir si c'est possible, dis-je, mais, pour ça, il faudrait que je voie sur place les filières et les types.

— D'accord, dès que les récoltes en cours de stockage et de revente sont liquidées, dès que tout ça sera un peu calmé, je vous mettrai en rapport avec mes gens.

— Rendez-vous fin décembre, c'est entendu ? »

Parfait. Tout ça me va très bien. D'ici là, j'aurai eu le temps de faire un voyage à Tanger et j'aurai un million et demi en poche. Parfait, parfait.

Je quitte Fawziad très content. Tout devrait marcher sur des roulettes.

Dès que j'arrive à l'auberge, je vois que quelque chose ne va pas.

Salima est assise dans la salle du restaurant, entou-

rée de trois gros types hilares qui ne me disent rien qui vaille.

Je fronce le sourcil.

« Salima ! Je t'avais dit de rester dans ta chambre.

Viens ! »

Je comprends ce qui s'est passé. Poussée par la curiosité, elle a voulu descendre, et les trois types lui sont tombés dessus.

L'air penaud, Salima se lève, mais au moment où elle va partir, un des types lui prend le poignet.

« Reste », dit-il.

Il parle arabe, mais j'ai compris quand même ce qu'il veut dire.

En même temps, il se tourne vers moi et en souriant, il me dit, en anglais :

« *She is yours ?* » (Elle est à vous ?)

Je fais oui de la tête.

« Jolie, continue l'autre, l'air d'apprécier, mais sans lâcher Salima. Où allez-vous la faire travailler ? »

Ça alors, il me prend pour un maquereau européen venu acheter une petite Arabe pour la mettre dans un bordel !

« Lâchez-la », dis-je d'un ton mauvais.

Comme à regret, il obtempère et Salima se réfugie dans mes bras.

« Ha ! ha ! explose-t-il. La petite aime bien son protecteur ! Elle va vite déchanter. »

Je serre les poings.

« Taisez-vous ou je vous casse la figure. »

Il continue à rire. Alors, négligemment, j'ouvre mon blouson et mon revolver apparaît.

L'effet est radical, le type stoppe net.

Tranquille, je m'installe à une table pour dîner avec Salima. Elle est dans la joie. Elle n'a jamais vu de fourchettes. Elle ne sait pas s'en servir. J'ai toutes les peines du monde à lui apprendre.

Les trois types n'ont plus bronché et ils sont vite partis. Nous sommes seuls. Je me sens bien. Et je n'ose pas dire à Salima que bientôt il va falloir nous séparer. Car je ne peux évidemment pas l'emmener à Bey-

routh. Je suis donc heureux de lui offrir cette petite fête d'un dîner et d'une nuit d'hôtel. Et pour elle, cette petite fête en est une grande !

Quatre ou cinq jours plus tard, nous sommes de retour à Saliet. Je raconte tout à Ali et je lui rends son pistolet. Je n'aime guère ces engins-là. C'est donner un trop beau prétexte à la police pour vous arrêter si, pour une raison ou une autre, vous avez affaire à elle.

Ali comprend très bien qu'il me faille redescendre à Beyrouth.

Mais pas Salima.

C'est un torrent de larmes quand je lui annonce mon départ. Mais, comme adieu, elle m'offre la plus belle des nuits d'amour que nous ayons jamais eues.

Le lendemain, à l'aube, nous nous embrassons encore passionnément. Il faut que je l'arrache à mes bras.

Elle sanglote... Moi-même, j'ai le cœur gros quand, dans la vallée, je ne vois plus Saliet, derrière moi, que comme un petit amas de taches foncées.

Jamais je n'aurais dû revenir à Beyrouth. Tout marchait si bien !

Hélas ! il a fallu que je commette une erreur.

Et elle va provoquer la chute de tous mes espoirs et, de conséquence en conséquence, mon départ vers l'Orient, et ma plongée dans la drogue...

Lorsque j'arrive chez Arouache, il n'est pas là. Il est en voyage quelque part en Europe. Gill, sa femme, est seule.

Un matin, comme nous nous baignons dans la piscine, elle me fait des avances.

Rentré dans le monde occidental, repris par mes habitudes d'autrefois, j'avoue que Salima n'est plus qu'une image un peu effacée, une image belle, douce et tendre, mais elle est si loin...

Et Gill, elle, est là, tout contre moi, qui vient de décider de se baigner nue dans la piscine.

Et elle aussi est belle, douce et tendre...

Je deviens l'amant de Gill.

Un n
cacher.

C'est

Un n

tandis c

ping.

C'est

« Tire

vendu, r

« Il sa

« Avec

croit qu

qu'il va t

« D'un

Grouille-

En deu

Pas le t

sa voitur

avec un p

rai quelq

courant.

Le lend

Arouac

moi, il a ju

et distribu

Aïe ! ce

sans atten

Baalbeck.

Le miet

temps à S

Là-haut,

me revoir,

prévu.

Pauvre A

Je lui raco

gué, je sui

d'eux.

« Et de S

Un mois durant, nous vivons heureux, sans nous cacher.

C'est notre bêtise, notre folie.

Un matin, début décembre, quelqu'un me secoue tandis que je me dore au soleil sur la plage du camping.

C'est Gérard.

« Tire-toi, vite ! me crie-t-il. Je ne sais pas qui t'a vendu, mais Arouache est revenu fou de rage.

« Il sait que tu lui as piqué sa femme.

« Avec deux de ses sbires, il a débarqué chez lui. Il croit que tu y es. Il fouille toute la maison en criant qu'il va te tuer, et les mecs ont le revolver à la ceinture.

« D'une minute à l'autre, il va rappliquer ici. Grouille-toi, bon Dieu ! File, disparais ! »

En deux minutes, je suis habillé, mon sac sur le dos.

Pas le temps d'aller dire adieu à Gill. Gérard est avec sa voiture. Je saute dedans et il me dépose à Beyrouth avec un peu d'argent, dans un hôtel où je me planquerai quelque temps. Il reviendra demain me tenir au courant.

Le lendemain, quand il revient, il a l'air catastrophé.

Arouache a fichu une trempe maison à sa femme et moi, il a juré de me retrouver. Il a alerté tout son réseau et distribué mon signalement !

Aïe ! cette fois je prends vraiment peur et à midi, sans attendre plus longtemps, je suis dans le car via Baalbeck.

Le mieux c'est d'aller me mettre au vert quelque temps à Saliet.

*

Là-haut, évidemment, si Salima est folle de joie de me revoir, Ali est surpris de mon retour plus tôt que prévu.

Pauvre Ali, comment lui avouer ce qui s'est passé ? Je lui raconte que tout marche très bien et que, fatigué, je suis simplement revenu me reposer auprès d'eux.

« Et de Salima ! » conclut Ali en riant.

Moi, je n'ai guère envie de rire. Je ne vois pas comment je vais pouvoir rattraper le coup.

C'est même pratiquement la fin des haricots...

Fini le trafic d'armes. Fini le trafic de haschisch avec Ali. Ah ! je suis trop bête ! Et Salima ?...

Salima, elle, nage dans le bonheur. Je m'efforce de mon mieux de ne pas paraître soucieux, mais réussirai-je à jouer longtemps la comédie ? En fait, il faut que je songe à l'avenir.

D'abord, je vais attendre ici un mois ou deux. Peut-être Arouache va-t-il se calmer. Mais je ne le crois guère. Têtu et impitoyable en affaires, il doit l'être aussi dans ses haines.

Brr... Pourvu qu'il ne retrouve pas ma trace !

Un matin, quelque chose de bizarre se passe : une jeep de la police arrive au village et les policiers entrent chez Ali. J'y suis. C'est à moi qu'ils en veulent. Je dois les suivre tout de suite.

Qu'est-ce que c'est ? Je n'y comprends rien. Mais je ne songe pas une seconde à Arouache. Et je monte dans la jeep, au milieu de l'attroupement général.

Alors, le type à côté du conducteur se retourne vers moi et me braque son pistolet sur le nez !

« Allonge-toi dans la jeep, vite », ordonne-t-il en anglais.

Un frisson me parcourt tout entier et je devine d'un coup.

Ce ne sont pas des policiers. Ce sont des types d'Arouache déguisés en flics. Comment ont-ils retrouvé ma trace, ce n'est pas le moment de chercher à le savoir. Ce qui compte maintenant, c'est d'essayer de leur échapper.

Je hurle :

« Ali ! Faux policiers ! »

Mais je n'aurais même pas eu besoin d'appeler.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, la jeep s'est trouvée cernée par les habitants et, je ne sais comment ils ont pu faire si vite, mais au moins une dizaine d'hommes ont le fusil à la main. Des fusils de la cache des troupes de Dentz.

« Lâch
deux. Et
Les de
tôt dans
Ouf !
Je me
« Mer
— Qu
cieux. D
— Si
difficulté
inquiété
« Je ne
haitant c
« Mais
J'ai ho
ment ?
« Nou
La nuit
Cette fois
Ma vie es
ici. Et je
le pétrin
Il vaut
Je n'ai
Vérifia
sement, j
Je lais
demandé
revenir d
balaie n
m'oublie
Je prer
Je ne sais
d'abord.
Il fait tr
avant d'a
Après a
vers la T
Ankara, j

« Lâchez-le, ordonne Ali, ou vous êtes morts tous les deux. Et partez vite d'ici. »

Les deux types n'insistent pas et la jeep fonce bientôt dans la poussière. Sans moi.

Ouf !

Je me jette dans les bras d'Ali.

« Merci, tu m'as sauvé la vie.

— Qu'est-ce que c'était, fils ? interroge-t-il, soucieux. Des ennuis à cause de nous ?

— Si tu veux, lui dis-je. Notre projet soulève des difficultés. A Beyrouth, la mafia du haschisch s'est inquiétée de me voir commencer à poser des jalons.

« Je ne t'en parlais pas pour ne pas t'inquiéter, souhaitant que tout ça se tasse...

« Mais elle a dû décider de me supprimer. »

J'ai honte de mentir à Ali. Mais puis-je faire autrement ?

« Nous te défendrons, dit Ali. Compte sur nous. »

La nuit, je me tourne et me retourne sur ma couche. Cette fois, les choses ont pris une tournure trop grave. Ma vie est réellement en danger. Je ne peux pas rester ici. Et je n'ai pas le droit de mettre ces braves gens dans le pétrin à cause de moi.

Il vaut mieux que je parte.

Je n'ai pas le courage de le faire au grand jour.

Vérifiant que Salima dort bien, je me lève silencieusement, je boucle mon sac.

Je laisse un mot pour Ali : un mot bref où je lui demande pardon de partir ainsi, lui promettant de revenir dès que tout ça sera calmé. Et j'ajoute ceci, qui balaie ma promesse : « Dis à Salima qu'il faut m'oublier... »

Je prends la route de la montagne, vers le nord-est. Je ne sais pas où je vais aller. Vers la Syrie, en tout cas, d'abord.

Il fait très froid en montagne. Et je souffre beaucoup avant d'arriver en Syrie.

Après avoir passé la frontière syrienne et remonté vers la Turquie, sur les hauts plateaux, peu avant Ankara, je manque mourir de froid.

J'ai commis l'erreur de vouloir faire du stop à la tombée de la nuit, comptant sur un camion qui m'aurait fait faire un long trajet (le plus souvent, avec les voitures, on n'avance qu'à petites étapes).

Malheureusement, aucun camion ne passe et je me retrouve en rase campagne, à un carrefour, battant la semelle dans la neige.

A minuit, je suis toujours là. Il souffle un vent glacial. Je claque des dents. Je me décide enfin à chercher un abri.

Au loin, une lumière. Je marche vers elle. Le vent redouble. Je marche plié en deux : comme de juste, le vent est contre moi.

Bientôt, la lumière s'éteint.

A tâtons, titubant dans la tourmente, je longe le bas-côté de la route et enfin, bien après trois heures du matin, j'arrive devant une masse noire.

C'est la maison.

Je tambourine à la porte en criant. On finit par m'ouvrir.

C'est une auberge. Charitable, le patron réveille tout son monde. On me déshabille, on allume un grand feu, on me frictionne avec des serviettes trempées dans l'alcool.

Il était temps, j'avais déjà les pieds bleus de froid.

Gorgé de soupe et d'alcool, enveloppé dans quatre couvertures, la peau cette fois rouge comme celle d'une écrevisse, je m'endors devant le feu.

On m'a offert une chambre, mais je n'ai rien voulu savoir : dormir contre le feu, c'est tout ce qu'il me faut. Rien n'est plus doux !

Débi
Istanb
si je va
plemen
n'est-c
aussi la
y a cer
Dans r
m'a de
lonique
pas che
Ça, d
même l
Quar
Bospho
nent au
mon sa
Il ne
pis, je p
nom de
s'exclar
Le ch
conduis
situé no
et du G
au nord
petite r
Au bo
mon ba
trottoir,
rasé qui
neige qu
aux mur
au-dess
fronton
chues :
Je reg